

LE TOUR DE PARLER

À NOUS DE PARLER
JOURNAL DU TOUR DE LIRE
sept. 1999

Bon été à tous !

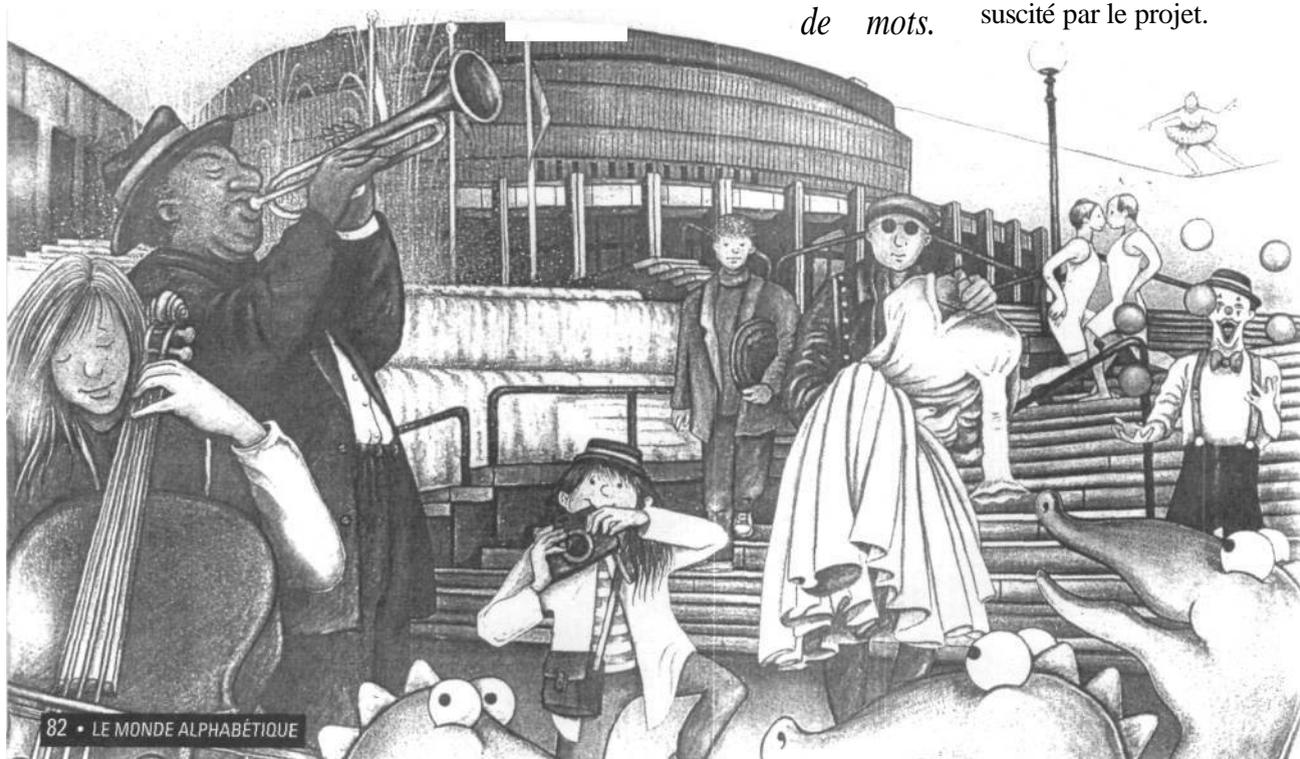


Denis Chicoine, formateur au Tour de lire

Il y a trois ans, à mon arrivée au Tour de lire, j'ai été quelque peu déçu de constater qu'il n'y avait pas de journal des participants et participantes, car je m'étais occupé auparavant de celui du RGPAQ, ainsi que du Comité des participants et participantes du Regroupement.

*Comment fait-on un journal ?
Que veut dire montage ?
correction d'épreuves ?
Peut-on modifier un texte avant de le publier ?
Les participants et participantes du Tour de lire ont trouvé eux-mêmes réponse à ces questions en éditant leur propre publication. Récit d'une prise de mots.*

Je trouvais que ce type de publication était un outil privilégié d'expression, d'appartenance et surtout d'apprentissage de la démocratie et du fonctionnement en groupe. De plus, dans la plupart des groupes, on mettait plutôt l'accent sur l'acte d'écriture et le résultat final (le journal), alors que, selon moi, c'est le processus menant au résultat qui importe avant tout. La session suivante, l'activité journal a été proposée parmi d'autres à l'assemblée générale du Tour de lire et retenue par les participants et les participantes pour l'année 1999-2000. Les nombreuses inscriptions à l'atelier-journal sont ensuite venues témoigner de l'intérêt suscité par le projet.



Un travail collectif

En toute naïveté, j'ai entrepris l'expérience avec une dizaine de personnes de différents niveaux d'alphabétisme qui n'avaient évidemment pas une idée très claire de ce qu'impliquait le fait *de faire* un journal. Faire un journal, pour elles, était assez abstrait. Travailler ensemble, non seulement à la formulation des textes, mais également à la prise de décisions et au montage, c'était pas de la tarte! Dès le début, nous avons décidé que le journal serait fait en groupe de A à Z, ou du moins le plus possible, et dans les délais impartis.

Nous avons commencé par constituer l'instance décisionnelle, un Comité-journal composé du groupe de participants et de participantes à l'atelier. Nous avons ensuite étudié plusieurs journaux pour voir comment ça fonctionnait habituellement (rythme de parution, nombre de pages, méthode de fabrication: insertion et reproduction d'images, photocopie, assemblage, etc.). Enfin, nous avons défini une politique rédactionnelle : qu'est-ce que nous accepterions et refuserions comme textes? Accepterions-nous d'insérer des petites annonces? Les images seraient-elles importantes ou non? Qu'aimerions-nous passer comme contenu? Allions-nous parler de nous-mêmes ou de sujets précis? Définirions-nous des thèmes ou non?

Rapidement, nous avons décidé que l'aspect visuel serait important. Avoir des images, c'était primordial pour un journal fait par de faibles lecteurs et s'adressant à de faibles lecteurs! Ça m'avait d'ailleurs toujours frappé de voir qu'en général, dans les groupes, le journal des participants et participantes s'apparentait plus à un recueil de textes assez peu illustré

qu'à un journal relatant des aspects du quotidien, des événements ou abordant des thématiques. Ramener le journal à des expériences, à des sorties ou à des événements se rapportant au Tour de lire permettrait aux gens de se l'approprier encore plus, sans tomber dans le témoignage personnel, comme c'est souvent le cas. Ce type de texte peut être intéressant, mais 20 textes racontant le cheminement de chacun et de chacune, plusieurs fois par année, ça devient lassant et c'est plus thérapeutique qu'autre chose.

Autre question d'importance: allions-nous corriger les textes ou pas? La réponse a été immédiate: ben oui, on les corrigera! On ne peut pas mettre des textes pleins de fautes dans le journal! Bon. Mais on corrigera quoi et jusqu'où ira-t-on? Un consensus a été établi après bien des discussions. Nous corrigerions les fautes repérées ensemble en Comité-journal, mais nous laisserions le plus possible le texte dans sa forme originale. Nous ne retoucherions vraiment la forme que lorsque le contenu serait difficilement compréhensible. Le point de vue prédominant était que si on corrige habituellement les textes des journaux s'adressant aux gens qui savent bien lire et écrire, pourquoi ne corrigerions-nous pas nos textes alors que nous avons des difficultés à lire et à écrire. « Si on laisse les erreurs, les lecteurs ils vont peut-être penser que ça s'écrit comme ça, alors que c'est une faute. »

Cet argument présentait une logique implacable, en plus d'avoir du mérite sur le plan pédagogique! Je me suis fait l'avocat du diable, mais j'étais assez content de la décision (j'ai toujours trouvé assez paternaliste et condescendant le point de vue, répandu dans les groupes, selon lequel on ne touche pas au texte original d'un participant ou d'une participante, même bourré de fautes). Nous avons donc décidé que la correction était nécessaire, mais que si nous manquions de temps, nous pourrions écourter le processus (correction de la part de l'auteur, présentation au Comité-journal, correction collective, nouvelle correction de la part de l'auteur, correction du formateur et correction de l'équipe de travail en dernière instance).

Pas besoin de vous dire que le processus a été très long. Certains articles étaient incompréhensibles, et nous avons dû les réécrire en groupe avec l'auteur. Pour certains numéros, lorsque l'échéancier était trop serré, il a parfois été nécessaire d'éliminer la correction de l'équipe de travail ou même celle du formateur. Cette décision du Comité-journal a d'ailleurs créé une certaine controverse

dans l'équipe, mais elle a quand même prévalu. Il apparaissait plus important au Comité de faire paraître un journal à temps avec des fautes (par exemple, pour la Saint-Valentin) que de le publier en retard pour pouvoir le corriger! Qui veut lire des textes sur une fête déjà passée, même sans fautes?

À l'attaque

Nous avons travaillé fort. Les débuts ont été ardues, et le groupe a perdu assez rapidement des plumes. L'expérience était passionnante, mais très difficile pour moi et encore plus pour les participants et participantes. Je devais apporter un soutien à tout le monde en même temps et pour des tâches différentes. Les espoirs que j'avais au départ ont été rapidement ramenés à des proportions plus réalistes, par exemple en ce qui a trait au contenu des textes. D'autres problèmes, imprévus, ont surgi en cours de route. Comment demander à des personnes de différents niveaux de travailler ensemble sur des textes individuels (donc assumés par une seule personne), sans que ça ne tombe dans le règlement de comptes ou le faire-valoir lors de la correction? Le fonctionnement en groupe, à la base même de l'atelier-journal, en prenait parfois pour son rhume.

Travailler ensemble dans un atelier régulier d'alphabétisation avec un formateur est une chose, mais apprendre l'autonomie et la répartition des tâches dans un atelier-journal en est une autre. Apprendre à faire fonctionner le photocopieur, à le

régler pour obtenir des copies plus pâles ou plus foncées, trouver le meilleur ajustement pour reproduire des photos en couleurs ou en noir et blanc, coller des images sur la maquette du journal pour la photocopier, assembler et brocher le journal, etc., tout cela est difficile à faire en groupe, c'est certain; par contre, quelle fierté lorsqu'on arrive aux premiers résultats!

Un sentiment d'appartenance s'est rapidement installé. Le fait d'avoir son mot à dire sur l'ensemble des étapes de production permettait à chaque personne de s'approprier vraiment le journal. D'ailleurs, le titre choisi reflète bien cet état de choses: *À nous de parler*. Nous avons passé un après-midi à faire un remue-méninges pour choisir un nom, mais ça en valait la peine !

Pendant la première année d'existence du journal, les longues journées (le vendredi !) commençant en fin de matinée pour se terminer à sept ou huit heures le soir n'étaient pas rares. Je me souviens du premier lancement, en grande pompe, où nous avons décoré une salle d'atelier et servi des chips et des boissons gazeuses, et où les membres du Comité-journal ont présenté des textes ! Les participants et participantes étaient fébriles et nerveux. Mais c'était enfin le grand jour: le lancement de leur premier numéro !

Cette expérience se poursuit maintenant depuis trois ans. Elle a permis aux participants et participantes d'acquérir un sentiment d'appartenance au groupe ainsi que des compétences diverses quant aux étapes de production d'un journal (capacité d'utiliser un logiciel de mise en page ou un photocopieur, de produire un document, de travailler en groupe, d'établir des règles pour régir un journal, de travailler en collectif, etc.). Nous travaillons même actuellement à la construction d'un site Web-journal qui donnera à notre projet une dimension plus large et pédagogique, axée sur l'utilisation d'un site Web par de faibles lecteurs. Ce site, tout comme le journal papier, présentera un contenu qui changera tous les deux mois et qui sera élaboré avec les personnes du Comité-journal. Une façon, somme toute, de leur donner une vitrine sur le monde.